

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Number 25, Spring–February 1991

Erreur sur le numéro

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3343ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (25), 85–90.

Les nouvelles noces d'Armandine

Le Mariage blanc d'Armandine et Autres Contes, suivi de notes bibliographiques et biographiques, Berthelot Brunet, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Typo », 1990, 170 p.

Berthelot Brunet était un marginal ne réussissant à s'intégrer nulle part. Notaire de profession, il préférait nettement la littérature à laquelle il se consacra très tôt. C'est donc tout naturellement que les personnages de Brunet, dans *Le Mariage blanc d'Armandine*, sont tous — comme lui — des marginaux, caractérisés par un défaut majeur, une particularité plus ou moins appréciée des autres, un vice, une obsession. En ne dissimulant rien de leurs travers, l'écrivain apparaît sans pitié pour ces créatures, tout comme on a pu l'être pour lui, et le recueil dans l'ensemble n'est sans doute pas dépourvu non plus de cet esprit de vengeance qui animait souvent son auteur. En fait il s'agissait pour lui de proposer à cette société qui l'avait exclu un miroir dans lequel, en se voyant telle qu'elle était, elle découvrirait enfin toute son hypocrisie. L'univers de Brunet est donc en correspondance directe avec son temps et comme nous sommes encore à cette époque où les Québécois, même si le développement des villes a commencé, sont restés essentiellement ruraux dans leur état d'esprit, les nouvelles qu'il propose sont très localisées et se situent pour la plupart dans de petits villages de Laurentie, région d'origine de l'écrivain. Là-bas, les villageois ont encore certaines caractéristiques de la vie d'autrefois: des croyances aujourd'hui délaissées, un parler un peu différent que Brunet retranscrit avec justesse et sans en abuser, mais surtout tous les défauts traditionnels de l'habitant, un peu trop têtue et assez proche de ses sous. Ce petit monde est organisé en fonction de principes bien établis et un peu trop rigides dont le curé, pratiquement omniprésent, assure la préservation. Enfin, l'alcool joue ici un grand rôle tout comme le thème de l'ingratitude et on sent qu'il s'agit là de deux préoccupations majeures chez Brunet à qui on reprochait l'un et l'autre.

L'intrigue de chaque nouvelle pourrait presque se résumer en une phrase tant elles sont simples, voire banales. Il y est souvent question de jeunes gens confrontés au monde adulte et à leur famille

lorsqu'ils décident de s'affranchir et de ne pas devenir ou de ne pas faire ce qu'on a prévu pour eux. Ainsi le neveu d'une vieille dame s'échappe pour aller au cirque qu'elle lui interdisait parce qu'elle-même n'est jamais allée au « spectacle » et que c'est mal..., un fils prodigue — seule fierté de sa mère bigote — refuse d'entrer dans les ordres, provoquant une cassure irréparable..., un enfant adopté — arrivé à l'âge adulte — n'éprouve pas la moindre reconnaissance pour ses parents et sème la consternation chez eux, etc. Tous ces jeunes veulent se libérer de leurs tutelles et choisir en adulte ce qui leur semble bon pour eux. On devine qu'à leur façon chacun d'eux se fait le porte-drapeau des luttes que dut livrer Brunet lui-même face aux siens pour échapper aux conventions bourgeoises qu'on voulait lui imposer, et il faut lire ces histoires comme autant d'appels à la modération et au respect dans les rapports parents-enfants. Mais ce n'est pas tout, il est aussi question par la suite de couples ratés, de bigotes forcenées, d'une visite dans un asile de fous, et d'un créancier irlandais qui tient tout un village sous sa coupe... Chaque fois, la critique est acerbe, le portrait saisissant, le ton virulent mais avec une morale toujours charmante. Sans heurter qui que ce fût, ni les convictions de chacun ni les gens concernés, sans aucune méchanceté gratuite, et c'est là du grand art, Brunet parvient très bien à dénoncer l'ingratitude de tel comportement, l'inutile obstination d'un autre, la tristesse des mariages sans amour, l'obsession de l'argent chez certains, et la bonté trop aveugle des autres. Ces personnages malgré leurs défauts sont tous de braves gens un peu victimes de leur époque, de leur isolement, de la société qui les structure, mais qui tentent toujours de se trouver, malgré le peu d'instruction et de conseil dont ils disposent, une ligne de conduite honorable et digne, autant pour eux que pour leurs proches, et dont ils puissent être fiers. C'est cette rigueur même qui les perd d'ailleurs le plus souvent car elle ne saurait s'adapter aux réalités de la vie.

Il faut absolument découvrir les contes de Brunet, pour le bon vieux temps qu'ils évoquent et qui nous fait sourire, pour l'étrange modernité de son auteur, mais aussi parce que ce *Mariage blanc d'Armandine* demeure à bien des égards la meilleure œuvre de Brunet qui ne réussit jamais à s'accomplir aussi pleinement dans la fiction romanesque.

Pierre Vuillemin-Salducci

Nouvelles insolites

Michel Dufour, *Circuit fermé*, Québec, L'instant même, 1989, 105 p.

Les vingt et un textes de *Circuit fermé 1* de Michel Dufour proposent tous autant de rendez-vous avec l'insolite. Très brefs, quoique diversifiés, ils revêtent les formes du conte fantastique, de l'analyse psychologique, de la critique sociale, et même de la nouvelle policière. L'auteur explore les hantises qui concourent à renforcer la fragilité de l'être, du traumatisme de l'enfance à l'angoisse du vieillissement en passant par la nausée insurmontable du quotidien. Toutes ces obsessions mettent en évidence l'incapacité de l'homme et de la femme à assumer leur désir.

« Cauchemars parallèles » remue par sa dimension existentielle et la remise en question qu'il préconise de la vie de couple. Oui, « les jours sont longs chez les Sansfaçon » (p. 27) dont les destins sont appelés à ne pas se rejoindre et qui évoluent, chacun dans leur univers respectif, au rythme de la consommation la plus effrénée et de la routine immuable. La fantaisie et l'humour enjolivent le récit sans parvenir toutefois à faire oublier le tragique d'une relation marquée par la vacuité et l'impasse d'une solitude vécue à deux.

« Dans le carré de sable », nouvelle à caractère onirique, l'auteur recourt avec efficacité à la caricature. Ses personnages d'animaux sont prétextes à parodier les comportements humains et à faire ressortir, de manière métaphorique, le côté ridicule de la bourgeoisie. Dans un scénario typique des contes de fée, un mystérieux personnage, prénommé Georges, provoque une rixe qui dégénère en carnage. Symbolique, cet espace ludique qu'est le carré de sable constitue un microcosme d'une société régie par des rapports de domination. Le texte dénonce les jeux de pouvoir dont il semble situer les origines dans l'enfance et la cellule familiale, magnifiquement métaphorisées et démystifiées.

Plus palpitant, « Tour de ville » exorcise, d'une certaine manière, la banalité des jours. Pierrette et Mireille voient la monotonie de leur existence rompue alors que deux dames leur demandent de déposer trois paquets dans des endroits déterminés. En échange de ce « petit service », elles recevront deux billets d'avion pour l'étranger ainsi qu'une somme couvrant leurs dépenses. Piégés par celles qui se révèlent finalement être des terroristes, les

deux protagonistes s'envolent vers une destination inconnue. Les nombreux rebondissements et le rythme enlevé ne sont pas sans nous rappeler certains films d'action et épisodes de séries policières télévisées. La fragilité et la naïveté déconcertante des personnages principaux, qui passent à travers les situations les plus périlleuses, donnent au récit une touche humoristique et dénotent une ironie tendre de l'auteur envers l'être humain sur lequel, par ailleurs, il suscite, tout au long du recueil, des réflexions fort pertinentes.

Par la diversité de ses propos et de ses thèmes, Michel Dufour fait passer les lecteurs à travers une belle gamme d'émotions et nous assure, de ce fait, des lectures agréables et profitables. En proposant différentes visions de l'être humain, dont il dépeint les travers intelligemment, il fait montre d'une rare maturité pour une première tentative livresque !

Martin Thisdale

L'avis réel de Gilles Marcotte

Gilles Marcotte, *La Vie réelle*, Montréal, Boréal, 1990, 240 p.

Dans bien des domaines, Gilles Marcotte n'a plus à faire ses preuves. Critique connu et respecté, il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages sur les littératures française et québécoise qui lui ont valu plusieurs prix et distinctions. Par ailleurs romancier, il a déjà publié trois titres dont l'excellent *Poids de Dieu*, qui le fit connaître et apprécier dès 1962. Cependant, en presque trente ans de publications diverses, l'écrivain n'avait encore jamais abordé le genre de la nouvelle. Voici qui est chose faite désormais depuis que Gilles Marcotte a fait paraître le recueil *La Vie réelle*.

Le recueil se présente en quatre parties distinctes, simplement numérotées de 1 à 4, sans que l'identité propre à chacune ne paraisse évidente. Plutôt qu'à une structure thématique à laquelle on est le plus souvent confronté, on songerait plus dans le cas présent à un découpage chronologique qui renverrait à différentes périodes de l'auteur, même s'il n'est fait mention d'aucune date précise. En effet, on ne retrouve dans ces quatre mouvements ni unité de ton, ni unité de thème. L'auteur passe allégrement de la fiction la plus incroyable au ton humoristique et léger (votre parenté vous rend visite accompagnée d'un tigre du Bengale... votre

chambre d'hôtel est occupée par des inconnus... un cadavre mystérieux apparaît et disparaît sur une scène de théâtre sans gêner en rien la représentation...) au récit le plus réaliste et quotidien dans des accents graves et réfléchis (un promeneur se rend à une réception où il sait par avance qu'il va s'ennuyer... victime d'un attentat un homme s'extrait difficilement des ruines de sa maison...). L'imaginaire de Marcotte est vaste et surprenant puisqu'il s'attarde autant sur le drame intime et amoureux, que sur les problèmes de société, mais il n'en fallait pas moins — n'est-ce pas ? — pour un projet aussi ambitieux que celui de capter ni plus ni moins que la « vie réelle »...

Au-delà du travail sur la langue, certains textes méritent à eux seuls un détour, du fait même de leur imaginaire. Ainsi, à plusieurs reprises, Marcotte développe tout un scénario à partir d'un personnage public qu'il met en scène en réinventant sa vie. Parmi les célébrités rencontrées, on retrouve notamment Schubert confronté à la composition de son fameux *Quintette à cordes*, mais les plus étonnants sont certainement Octave Crémazie et Patrice Lacombe. Dans ces deux derniers cas, le nouvelliste fait largement appel au critique littéraire qui sommeille en lui et, profitant de sa grande maîtrise de l'histoire littéraire québécoise, ressuscite deux écrivains du début du siècle, l'un poète et l'autre romancier. Dans « La lettre à Octave Crémazie », Marcotte rejoint le poète en exil à Paris et recompose son quotidien à partir de la correspondance qu'il a laissée. S'adressant à lui dans une lettre imaginaire, il se moque de ses inspirations et rappelle les liens qui l'unissaient à l'abbé Casgrain. Enfin dans « La tête de Patrice Lacombe », Marcotte — s'inspirant d'une photo de l'écrivain — décrit les tourments qui ont dû habiter ce respectable notaire tout à coup possédé par le démon de l'écriture au moment de rédiger *La Terre paternelle*. Les deux textes font figure de réussites exemplaires alliant à l'intérêt historique un certain souci social et une grande rigueur dans l'expression.

Malheureusement, tous les textes ne présentent pas la même qualité et s'il est un reproche à faire à ce recueil, ce serait peut-être sa trop grande ambition... En plus du titre lui-même un peu prétentieux, les dimensions de l'ensemble (pas moins de seize nouvelles sur 240 pages) paraissent trop importantes et le tout aurait sans doute gagner, en force comme en unité, à perdre quelques textes. La cohérence du recueil notamment demeure difficile à

saisir et s'il en apparaîtrait une, elle semble presque se faire à l'insu de son auteur.

En effet, d'une façon générale, une bonne partie des textes reflète une peur presque panique et peut-être inconsciente d'être envahi par autrui ou chassé de chez soi. Dans « Le tigre au salon » et « Au sous-sol » ce sont les animaux qui prennent possession des lieux, dans « Il s'appelle Théodore » et « I love Paris » des étrangers occupent la chambre d'hôtel du voyageur, dans « Le Survivant » une jeunesse désœuvrée détruit la maison d'un villageois, dans « Comédie » un cadavre vole la scène et la vedette aux comédiens en spectacle tandis que dans « S. » une famille qui voulait louer une chambre de son appartement se retrouve anéantie par des colocataires finalement trop nombreux et envahissants. Bref, dans tous ces cas l'étranger est une menace à la survie, et les occupants réguliers ont toutes les peines du monde à conserver leurs biens et à prouver leur légitimité. Il ne faut pas chercher bien loin pour songer alors à la situation même du Québec, autrefois victime d'une conquête qui l'a traumatisé et dépendant aujourd'hui d'une émigration autant convoitée que redoutée. Assurément, c'est dans ce rapport à autrui, et surtout à l'étranger, que le recueil trouve son sens le plus fort et le plus actuel.

Pierre Vuillemin-Salducci

Retrouvez la revue et les éditions

XYZ

au Salon du livre de Québec

du 23 au 28 avril 1991

STAND 40